

HISTOIRE D'UNE RENCONTRE

Annie Charlotte GIUST-OLLIVIER, psychosociologue, psychanalyste

Lorsqu'à la fin des années 90 les membres du conseil d'administration de l'association Chrétiens en Santé Mentale, prennent contact avec le Centre ESTA, pour demander à Blaise Ollivier un accompagnement, c'est qu'ils sont dans une situation de crise. Ils font état du soutien apporté pendant de longues années aux professionnels de la santé et aux équipes d'aumônerie pour faire dialoguer les dimensions psychiques et spirituelles de l'homme dans l'accompagnement de la maladie mentale. Ils parlent de leur engagement et du fort investissement mis dans des formations étayées par de solides références : la psychothérapie institutionnelle, la clinique psychanalytique, les textes fondateurs.

Pourtant, à ce moment-là, le sentiment qui domine c'est le découragement, l'essoufflement, pire le risque de désinvestissement. Les contextes institutionnels se durcissent, les références se diluent, la dynamique des confrontations régresse. La difficulté à envisager la suite s'avère d'autant plus difficile qu'ils se sentent une responsabilité, celle d'affronter le constat que *du côté du sujet en psychiatrie, il y a de l'humain en péril*.

Pour esquisser le trajet que nous avons effectué ensemble à partir de votre demande, je vais m'adresser directement à vous. Je souhaite ainsi que le récit *inmanquablement subjectif* de la rencontre de nos deux associations, puisse s'accompagner du plaisir de partager avec chacun et chacune l'expérience *nécessairement intersubjective* que nous avons vécue.

Dans ce moment de *panne du désir* vous aviez besoin non seulement d'être entendus dans vos difficultés mais aussi d'être aidés à vous remettre en marche. Il vous fallait des formulations qui vous conviennent et des appels qui vous redonnent du souffle.

Et vous avez selon vos termes trouvé *un compagnon de route* pour vous aider dans *cette traversée du désert*. Mais il me semble que vous avez d'abord rencontré un *compagnon d'armes* qui s'était heurté aux mêmes impasses des institutions sociales et ecclésiales et pour qui il y avait bien un combat à mener. Il l'avait élaboré pour lui-même et le poursuivait avec d'autres dans le cadre du Centre ESTA et de Confrontations.

Pour Blaise « l'urgence était psychosociale », celle de sortir du clivage qui oppose l'expérience intime et subjective à l'organisation de la vie en société. Et pour s'atteler à cette tâche il n'y avait pas d'autre moyen que d'accompagner les individus et les groupes à exercer la capacité et le goût pour l'interprétation des événements qu'ils vivent, des textes qu'ils rencontrent, des paroles qui leur sont adressées. Dans sa pratique cela passait par la recherche, la clinique individuelle et collective,

l'engagement associatif, un travail d'interprétation des textes « pour que rien ne se perde de ce qui servit à humaniser ».

Sensible donc au fait que les défaillances symboliques actuelles accroissent la difficulté du vivre ensemble, il vous sollicitait à devenir inventif pour accompagner, à l'horizon de votre action, le développement de l'intersubjectivité, ce qui peut fonder la vie en commun dans le climat social d'aujourd'hui.

Il vous proposait une approche : la méthode élaborative, qui, comme le précisait Jean Daniel Hubert, plus qu'une méthode, représentait un chemin, la construction d'un parcours. Les espaces de formation pouvaient devenir ces lieux où l'on est invité à déconstruire les systèmes défensifs qui affaiblissent les solidarités, pour accéder à davantage d'autonomie et de liberté dans la rencontre.

La démarche était exigeante. Pour aider les acteurs il était nécessaire, selon Blaise, que l'accompagnement de ces groupes établissent clairement « le pacte qui les structure et qui fonde une alliance entre les participants pour aller, quelques soient les menaces et les dogmes environnants, vers la patiente constitution de sujets de leur histoire, de leur identité, de leur aspiration spirituelle, de leurs projets collectifs, à commencer par celui d'élaborer les conditions de vitalité de tels groupes ».

Je me suis demandé quel pacte avait structuré votre groupe, sur quoi s'était fondé l'alliance pour que la vitalité retrouvée, les membres du conseil d'administration aient pu progressivement prendre en charge l'animation des petits groupes dans des journées de formation que continue à proposer l'association.

J'ai d'abord pensé au climat de vos rencontres :

La pleine mesure de l'adversité et des défis à relever qui s'apparente à l'engagement d'une vie et en même temps la confiance (la foi) dans le mystère de l'être.

Le goût de jouer (le *playing* winnicottien convoqué à diverses reprises), le plaisir escompté de la rencontre, la joie partageable des possibilités inventives, l'accueil d'une parole habitée, la présence d'une voix.

Le sensible, une tonalité particulière qui subvertit la brutalité des vérités qu'on assène, une douceur dans l'approche qui permet d'accueillir la vulnérabilité sans s'appesantir, une délicatesse dans l'écoute qui respecte les rythmes de chacun et « veille l'inespéré » (Anne Dufourmantelle).

Puis j'ai pensé au contenu de vos échanges et j'ai imaginé les formulations qui ont pu vous éclairer, vous toucher, vous rejoindre, dans la construction d'un savoir partagé et d'un désir de transmettre. Vous êtes mieux placé(e)s que moi pour « ériger le mémorial de ce qui vous est arrivé » - selon l'expression qu'employait Blaise à l'adresse des participants - vous savez ce que vous avez donné et reçu, je me limiterai à deux exemples :

La nécessité de penser la question de la violence. La violence primordiale, inéluctable en chacun, dans les relations humaines et les institutions ; la violence symbolique celle par laquelle chaque institution trace une frontière entre le permis et

l'interdit, entre l'humain et l'inhumain ; la défaillance institutionnelle « quand l'institution ne sait plus symboliser la transcendance qui fonde son autorité et sa crédibilité, qu'elle néglige sa véritable finalité ». Et la manière de travailler ces violences en prenant le risque de la laisser s'exprimer, celui de dépasser la crainte d'en réactiver seulement les affects parce qu'elle apporte de l'énergie à la construction des liens.

L'importance accordée aux avancées des sciences humaines qui permettent de discerner les avatars du narcissisme de la difficile acceptation du manque et de la castration dans toute approche de l'humain. Et le souci dans l'accompagnement des personnes de ne pas seulement s'attacher à « passer à la moulinette les fantasmes qui font rater le désir » (Lacan) mais permettre des avancées pour « symboliser ce qu'il en est de l'être et de son devenir sujet avec d'autres ».

La passion de mettre en correspondance des situations et évènements actuels avec des textes tirés de la bible, d'en discerner les enjeux d'humanisation et ainsi de faire face à la pauvreté symbolique de la société actuelle.

Et le désir que ces textes soient libérés du régime de vérité dans lequel ils sont trop souvent reçus ou refusés, extérieurs aux personnes. « Que les lecteurs ne soient pas privés des aménagements critiques et des ouvertures que leur inspirent ces textes ou d'autres, qu'ils les sentent prendre leur source dans une expérience intime ».

La formation groupale : confrontation à l'altérité

« Il m'a fallu du temps pour comprendre la proposition de travail, que ce n'était pas un groupe thérapeutique » Catherine Vrignon

Blaise nous a passé ensuite le relai pour mettre le groupe d'animateurs à l'épreuve de la formation. Il s'agissait d'aller plus avant dans la capacité d'animation des groupes de débat élaboratif, et pour se faire d'en éprouver ensemble et à son propre compte les richesses et les vicissitudes. Il me semble que c'est à ce moment -là que nous sommes entrés dans le champ de force que représente la situation groupale et que nous avons éprouvé sa complexité. Nous avons pu énoncer ensemble des processus qui constituent nos liens et qui nous échappent en partie, parce qu'on y est soi-même impliqué et que chaque interaction a des répercussions sur l'ensemble. La reprise d'Alain Aymard sur les composantes de ces phénomènes dans certains numéros de la revue dit bien le travail auquel on s'est attelé : l'écart de ce qui se dit et de ce dont on parle dans l'émergence du sens (Ricoeur), l'oscillation entre l'emprise et l'étayage dans le rapport à autrui, le droit et le devoir d'exister...

Il se trouve qu'à la même époque nous étions engagés dans la relance des séminaires de dynamique de groupe à la demande de psychosociologues. La motivation qui présidait à notre choix d'animation allait bien au-delà d'un désir de contribuer au développement des identités professionnelles. Il s'agissait pour nous de nous centrer sur les aléas de l'intersubjectivité dans le chemin de l'altérité. Voilà ce que nous avons en tête, une attention à ce qui humanise ou déshumanise le lien. Elle orientait notre écoute et notre travail. Enjeu plus civilisationnel que purement professionnel, engagement d'une responsabilité sociale plus que développement d'une expertise, fut elle clinique. Et nous n'aurions pas trouvé à l'époque de meilleure dénomination que celle trouvée par Martine Charlery pour décrire le travail

que nous allions mener ensuite avec vous : *une formation groupale comme le laboratoire de la confrontation à l'altérité.*

Ce travail a débouché sur la question de l'enjeu du grand groupe et son mode d'animation et surtout il a fait émerger progressivement le souhait de changer le nom de l'association.

Le grand groupe : de l'interactif au politique

La question était présente dès le début. Le développement de l'intersubjectivité, dans laquelle on devient sujet de sa parole et de son action, ne se limite pas à former l'entre nous restreint d'un groupe. Elle a pour visée d'étayer et de renforcer le désir de devenir un acteur instituant qui se responsabilise sur ce qu'il ressent et sur ce qu'il vit.

Comment garder la dynamique élaborative développée dans le petit groupe, comment passer aux dimensions plus politiques, aux échanges sur les modes d'engagement institutionnel. Comme le soulignait Catherine Vrignon lors de notre échange, Il y a beaucoup de peurs et de défenses chez les participants comme celles de développer une critique des institutions dans une position de soumission fataliste ou celles de penser qu'exercer sa capacité de discernement est une attaque contre ces dernières. Il reste encore beaucoup d'interrogations du côté de l'animation sur la façon de s'y prendre.

Le changement de nom

En inscrivant le travail de subjectivation dans la question de l'altérité puis dans celle de l'institution vous avez pu vous formuler que les deux piliers de l'association - *chrétiens* et *santé mentale* n'étaient plus des références suffisantes, dans le contexte actuel ils avaient perdu leur pouvoir instituant. Vous ne vouliez plus apparaître *sous cette bannière*, vous preniez la mesure de l'énergie déployée pour maintenir une dénomination qui n'avait plus de sens pour vous. C'est cette prise de conscience qui vous a amenés à prendre la décision de changer le nom de l'association.

Le chemin de l'acceptation du changement n'a pas été simple. On a craint ici ou là que vous n'étiez plus dans la transmission des valeurs que vous aviez portées, que vous bradiez l'héritage spirituel de l'association. Mais nombreux sont ceux qui ont bien perçu dans cette nouvelle appellation de TRAVERSESES sinon une volonté, un mouvement de dégagement par rapport à toute affirmation identitaire, un nom qui véhicule par lui-même non pas la clôture mais l'ouverture à la pluralité des références pour qui reconnaît son action dans le souci de l'humain et l'étayage des ressources spirituelles. Ce n'était pas tant un changement de nom qui était recherché qu'une formulation qui soit au plus près du sens de votre action. Alain vous a soutenu, accompagné dans ce passage délicat où se conjuguaient la question du désir, de l'engagement, de l'héritage, de la trahison, de la prise de risque. Il a gratifié ce travail d'un poème parce qu' « inventer une parcelle d'humanité, voilà ce qu'une certaine invention poétique permet quelquefois, comme une légère déchirure, un passage pratiqué dans la dureté du monde historique » (Didi Huberman). Mais ce nom c'est vous qui l'avez trouvé, c'est vous qui l'avez souhaité non pas pour quitter une identité pour une autre mais investir les passages, les chemins de traverses,

être attentif aux épreuves que l'on traverse, aux voies que l'on se fraye...et décider que désormais« le but est dans le chemin » (Machado).